

— — — — —  
TRADUIRE EN  
ÉQUIPE :  
KEN FOLLETT

MARIE-ANNE DE BÉRU  
— — — — —

**A**u départ, il y a une scène de la vie ordinaire chez mon libraire, une question lancée par un client et que je surprends :  
« Vous l'avez, le nouveau Ken Follett ? »

– La semaine prochaine ! »

Intriguée, je questionne, j'apprends que l' impatient lecteur guette le dernier tome du *Siècle*, une trilogie. Il n'est pas seul : 12,5 millions de passionnés ont déjà été happés par ce phénomène de librairie. Le tome 1, *The Fall of Giants* est paru en septembre 2010, et sa traduction française à peine un mois plus tard (*La chute des géants* chez Robert Laffont). Le rythme s'est encore accéléré avec la parution du tome 2, dont les versions anglaise et française, *Winter of the World* ou *L'hiver du monde*, sont sorties simultanément (en septembre 2012), ainsi que, pour clore l'aventure, *Edge of Eternity* ou *Aux portes de l'éternité* (en septembre 2014).

Comment fait-on pour venir à bout de ces « géants » ? Pour tenir un tel calendrier ? J'ouvre un volume, à la recherche du nom du traducteur – je trouve plusieurs noms en fait, dont l'un m'est familier. Je connais Nathalie Gouyé-Guilbert, qui me propose de me mettre en contact avec le reste de l'équipe.

Ma première question a été de savoir comment cette équipe s'était constituée, et la réponse de Viviane Mikhalkov, qui avait déjà traduit un roman de Ken Follett, a fusé : « On ne nous a pas demandé notre avis ». Nécessités économiques et éditoriales faisant loi, l'éditeur a choisi des traducteurs expérimentés, mais qui ne se connaissaient pas tous avant de travailler ensemble. Les traducteurs

n'ont pas non plus été consultés sur les chapitres qu'ils auraient éventuellement préféré traduire. Pourtant, *La Chute des géants* est un roman polyphonique où s'entremêlent les destins de nombreux personnages – anglais, américains, russes, allemands – entraînés sur plusieurs générations par les soubresauts de l'histoire mondiale : on aurait donc pu s'attendre à une répartition du travail en fonction des fils narratifs ou des personnages. Cela n'a pas été le cas : le découpage s'est fait de manière purement mathématique, « au couteau », en fonction de la disponibilité des différents intervenants. Mais cette situation, imposée par des délais extrêmement serrés, s'est avérée une expérience tout à fait positive.

Pour que l'expérience soit positive et le travail fructueux, un certain nombre de prérequis se sont imposés, auxquels tous ont adhéré. Odile Demange a été chargée par l'éditeur de « lisser » la traduction – « d'enlever les grumeaux », comme elle me l'a dit. Elle avait reçu le texte un peu avant ses collègues, ce qui lui a permis de lire l'ensemble et d'entamer la traduction. Puis comme dans une course de relais, chacun a commencé à traduire sa partie avec un léger différé, suivant le déroulé de l'intrigue. Odile Demange, qui traduisait le début, a donc transmis à Jean-Daniel Brèque, qui enchaînait, certaines consignes et options. Il a fait de même avec le traducteur qui avait en charge les chapitres suivants etc.

La contrainte majeure a été l'impossibilité matérielle pour les traducteurs de lire l'ensemble du roman et des traductions de leurs collègues. À cette situation ont remédié de très nombreux échanges de mails, qui ont permis de prendre des décisions communes (telles que la translittération des patronymes russes ou l'harmonisation des toponymes) et de partager un certain nombre d'options – typiquement, l'emploi du tutoiement ou du vouvoiement entre différents personnages. La description de milieux sociaux extrêmement contrastés a amené d'autres décisions communes : comment faire s'exprimer les personnages, harmoniser leurs tics de langage, leurs interjections ou jurons favoris, comment fixer les niveaux de langues. De manière générale, toute information qu'un membre de l'équipe jugeait utile était immédiatement transmise aux autres. Au plan stylistique, il a été décidé de conserver la narration au passé simple. Cela dit, Dominique Haas

m'a expliqué que la question du « ton » s'est relativement peu posée, car dans cette trilogie, le style de l'auteur est lisse, factuel, voire « behavioriste » – ce qui permet de traduire en restant relativement proche de la structure de la phrase anglaise, tout en évitant l'écueil rédhibitoire des répétitions. Selon Jean-Daniel Brèque, des lecteurs férus de Ken Follett ont d'ailleurs noté cette « simplification » de l'écriture par rapport à des œuvres précédentes telles que *Les Piliers de la terre*.

Au fil du travail, les compétences ou appétences particulières des uns et des autres ont aussi été mises à contribution. Ainsi, la traduction des chapitres se déroulant en Russie ou mettant en scène des personnages russophones a bénéficié de la relecture de Viviane Mikhalkov qui a pu donner des indications précieuses à l'équipe sur un certain nombre de faits culturels. Par exemple, un détail qui n'était pas sans importance, les églises en Russie ne sont pas dotées d'un « clocher » mais d'un « campanile ». Jean-Daniel Brèque, appréciant particulièrement le travail de documentation, a fourni des termes techniques pour la traduction des chapitres qui se déroulent dans les mines de charbon du Pays de Galles, ou les scènes de bataille, entre autres.

S'il fallait tirer une conclusion de cette expérience, il faudrait en souligner, comme tous ces traducteurs l'ont fait, le caractère singulier, et sans doute difficilement transposable. Tous se sont dits conscients qu'il y aurait des modifications dans leur traduction lors de la relecture et de l'harmonisation, et ils savaient que, faute de temps, il ne serait pas possible d'en discuter systématiquement. S'engager à traduire dans ces conditions nécessite donc une bonne dose de confiance et d'abnégation, une définition claire des rôles et, comme dans tout projet d'équipe, un *leadership* bien défini et accepté. Si la traduction de cette trilogie a différé de la véritable « traduction collaborative » pour laquelle deux traducteurs travaillent sur l'ensemble d'un texte, Dominique Haas lui applique malgré tout le même adage : « À deux, on est intelligent comme trois. » Ou comme le fait remarquer Nathalie Gouyé-Guilbert : « On n'est jamais seul devant une traduction, parce qu'il y aura toujours une relecture et des corrections ». En somme, chacun devant tenir compte de « cette né-

cessaire lecture de l'œil extérieur », traduire en équipe aura introduit d'emblée le lecteur au cœur de la traduction.

Merci à Jean-Daniel Brèque, Odile Demange, Nathalie Gouyé-Guilbert, Dominique Haas et Viviane Mikhalkov.

D'autres articles de *TransLittérature* sur la traduction collaborative :

Traduire à quatre mains : le regard de l'autre  
DOSSIER, TL 3

Intervenir... jusqu'où ?  
Ros Schwarz / Nicholas de Lange  
ENTRETIEN, TL 21

Bernard Lortholary / Michel Volkovitch  
TRADUCTEURS AU TRAVAIL, TL 22

Traduire à deux voix  
Cathy Ytak / Albert Mestres  
TRIBUNE, TL 25

Traduction à quatre mains, et beaucoup de voix !  
Cécile Deniard / Delphine Rivet  
JOURNAL DE BORD, TL 35